

François Meyronnis

Tout autre

Une confession

L'INFINI

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MA TÊTE EN LIBERTÉ, *roman*, collection L'Infini, 2000.

L'AXE DU NÉANT, *essai*, collection L'Infini, 2003.

DE L'EXTERMINATION CONSIDÉRÉE COMME UN DES BEAUX-ARTS,
essai, collection L'Infini, 2007.

BRÈVE ATTAQUE DU VIF, *roman*, collection L'Infini, 2010.

Collectif

POKER, *Entretien de la revue Ligne de risque avec Philippe Sollers*, collection L'Infini, 2005.

LIGNE DE RISQUE, *sous la direction de Yannick Haenel et François Meyronnis*,
collection L'Infini, 2005.

PRÉLUDE À LA DÉLIVRANCE, *avec Yannick Haenel*, collection L'Infini, 2009.

L'Infini

Collection dirigée
par Philippe Sollers

FRANÇOIS MEYRONNIS

TOUT AUTRE

Une confession

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*Je me sens comme si je ne faisais plus
du tout partie de l'humanité.*

MARILYN MONROE

1.

Ma parole vient d'ailleurs, même lorsqu'elle parle du monde. Voilà pourquoi on l'entend si peu. On voit de même très mal celui qui la porte; car il ne *ressemble* pas. C'est dommage, parce que l'existence d'un *irrégulier* interroge celle de tous ses contemporains. Autant dire que le temps presse de signaler, noir sur blanc, qui est François Meyronnis. En espérant que cela ne devienne pas lettre morte... Mais qu'importe, au fond. On s'est toujours moqué de moi impunément.

Depuis que j'existe, je me suis tenu en dehors des normes admises. J'ai vu des gens, très divers; mais le plus souvent dans un café, sans contrainte. Je n'ai jamais intégré aucun groupe social, ni fait partie de la moindre collectivité. Mieux : en quarante-huit ans d'exercice sur terre, je ne me suis jamais soumis à la loi du travail. Défense, une fois pour toutes, de prendre place dans la ruche; et tant pis pour les gages, honoraires et autres rétributions. Ma vie a

toujours contrevenu à toute règle générale, et revêt aujourd'hui encore un aspect de contrebande. Je n'ai même pas eu à prendre ce pli, qu'on jugera sans doute mauvais : il s'est imposé à moi comme une nécessité, car vivre d'une autre manière m'eût été impossible.

En un sens, je suis un paria. Dès la tout enfance, je marche vers une mise à mort sociale. Cela voulait dire, pour commencer : être entièrement réfractaire aux maîtresses d'école. Et, plus tard, de manière plus oblique et sournoise, aux professeurs. Ma première expérience, un affrontement tout en angles et opaque, tient en un mot : le refus. Refus tenace de l'enseignement qu'on m'infligeait, sous toutes ses formes. Une puissance, en moi, résistait. Apprendre le maniement de ces signes étranges, les lettres, les chiffres, elle y opposait un veto obstiné. Non et non, disait-elle. L'instruction obligatoire, celle que la République française dispense aux écoliers et aux collégiens, elle n'en voulait à aucun prix. Ce savoir-là, elle le vomissait. Elle sentait clairement qu'il se jouait sur ce front une partie décisive, et qu'il ne s'agissait pas de céder, de finir comme les autres par ânonner la leçon. Et puis cela venait de mon cerveau lui-même, de son organisation intime. Hors de question qu'il additionne, soustraie, multiplie ou divise ; hors de question qu'il trafique avec les nombres. Contre l'arithmétique, il regimbait ; et du reste, il regimbe encore. Vis-à-vis de la numération dans son ensemble, il était plus qu'indocile : rebelle.

Pour ce qui est du signe écrit, il en allait autrement. On eût dit plutôt une méfiance. Que des lettres puissent trans-

crire des sons, et restituer du dehors le mouvement d'une pensée, je ne voyais rien là de flagrant ni d'incontestable; et si cela relevait d'une opération de magie, je ne créditais pas mes maîtresses d'école de pouvoir la transmettre.

Dans le doute, j'avais pris une curieuse habitude. Elle consistait à transformer la parole enseignante en ronron pour qu'elle n'atteigne pas son but; pour que pas une phrase, déjà redoutable par l'ennui qu'elle distillait, ne pénétre dans ma caboche. Je contestais à ces gens-là, pour lesquels j'avais de l'indifférence plutôt que de l'hostilité, je leur contestais, dis-je, le droit de me modifier d'aucune façon; de m'influencer en faisant entrer dans ma tête des préceptes qui ne pouvaient et ne devaient lui convenir; qui risquaient même, je le sentais, de la mettre gravement en péril. En effet, si on les eût greffés sur ma tête, ces préceptes, comme deux et deux font quatre, par exemple, cela eût miné l'emploi auquel je la destinais pour plus tard, d'où un probable coup de roulis dans les synapses. Ce danger, je ne faisais qu'en pressentir les contours, et j'étais le seul; autour de moi, personne n'en comprenait la nature.

Avouons que sur la question la plus importante, à savoir la manière dont on s'acquitte de penser, je n'accordais aux adultes qu'une très faible créance. Enfin, si je dis : *penser*, il va de soi qu'à l'époque je n'en avais qu'une notion confuse; tout juste si je comprenais le mot. Seulement, que cette chape de truismes avec laquelle on prétendait maçonner mon activité mentale, que cette chape, il me fallait la repousser, cela je le comprenais trop bien; je savais aussi qu'une acceptation de ma part, qu'on s'efforçait

pourtant de m'arracher *tous les jours*, sans retenue ni vergogne, entraînerait une asphyxie de mon intelligence. Comment eût-elle pu s'épanouir dans sa véritable lumière, la chape pesant sur elle ainsi qu'un couvercle ?

Toujours est-il que je demeurais sur le seuil. Les mots, je les déchiffrais mal. Non sans raison, les institutrices incriminaient mon absence de bonne volonté. On remarquait aussi que j'intervertissais les lettres, quand je n'en substituais pas d'autres ; et que je faisais d'étranges coupures dans les phrases, supprimant ceci ou cela, à ma convenance. On m'amena donc chez une orthophoniste pour corriger tant d'aberrations.

Elle habitait dans une maison au crépi éraflé, très sombre, près de la porte d'Orléans. L'endroit se composait d'un rez-de-chaussée, où nous travaillions ; et d'un étage, où des réfugiés grecs, entre fièvre et mystère, complotaient contre le régime des colonels. Cette ambiance de conspiration, je l'ai tout de suite aimée. Elle donnait aux lettres de l'alphabet une tournure subversive. Le bruissement des trames les extirpait de leur niche scolaire, qui les rendait auparavant si rebutantes. Du coup, elles passaient *de mon côté* ; désertaient le camp des pédagogues. Au fond, les maîtresses d'école ne savaient rien des lettres ; n'en avaient jamais rien su. Elles ignoraient comment une seule lettre agite l'espace, et lui impose de vibrer. Comment, gorgée d'un son, elle le hante, cet espace, et le fait tourner autour d'elle, aventurant des pointes par-ci, des crochets par-là. Sur le bureau, il y avait, avec sa lame de bois et sa cordelette, un rhombe de sorcière. On m'expliqua ce que c'était,

et la manière d'en tirer un son continu. Avec ce bizarre engin, je l'imaginai, les lettres pourraient vrombir, emportées dans un mouvement rotatif de plus en plus frénétique. Une institutrice, non, il ne me fallait pas cela. Mais un instrument de musique. Un instrument barbare et sorcier.

À côté du rhombe, une petite toupie attendait qu'on la lance pour tourner elle aussi; et des osselets en acier chromé, qu'on les rattrape avec adresse. À chacun d'acquérir selon sa voie, *qui n'est pas celle du voisin*, et la mienne, tel un événement heureux, bondissait de cette table.

C'est à ce moment que le Chinois apparut; sans lui, les à-pics et les escarpements de l'existence m'eussent peut-être précipité dans la débâcle. L'orthophoniste commença par me raconter son histoire, puis me montra le livre qui la renfermait, un livre cartonné avec des illustrations en noir et blanc. Le tracé du dessin profile un drôle de corps aux yeux bridés, pourvu d'une natte, qui traverse, impavide, les situations les plus broussailleuses. Parmi ces aventures, je n'en revois précisément que deux. Voici le contexte. Frappé de folie, un empereur incline vers la cruauté; tant et tellement qu'il en gicle des fleuves d'un rouge écarlate. Aussi injuste et cruelle, une rébellion se déclare contre lui, mettant le comble au désordre. D'un côté et de l'autre, on opprime, on écrase, on brutalise. Avec une netteté impeccable, les bourreaux de l'empereur décollent les têtes de leur tronc. Sauf qu'un imprévu, plus déconcertant encore que la méchanceté des hommes, dérange ce ballet de férocités.

Il prend l'aspect d'un jeune Chinois, que pas un ne

connaît, auquel néanmoins chaque trace semble présage, chaque passée d'oiseaux. Sans crainte, il offre aussitôt sa tête au jeu de la décapitation. Revenu de sa surprise, le bourreau lève son sabre, puis l'abat de toutes ses forces sur le cou de la victime consentante. Et là, miracle : la tête ne se détache pas. En fait, le cou est *intact*. Alors l'exécuteur bisse son numéro, puis recommence encore : même résultat. Stupéfaction du bourreau, comme de la foule. Quant au Chinois, il s'esclaffe en indiquant sa gorge et sa nuque. En métal ! On s'aperçoit qu'elles sont en métal, et qu'on ne peut donc pas raccourcir ce corps-là comme les autres.

Eh oui, le Chinois non plus ne « ressemble » pas !

Seconde anecdote. Les rebelles capturant cet original, leur chef lui intime, sous peine de mort, d'*engloutir l'océan*, rien que ça. Et celui auquel l'ordre s'adresse obtempère ! De là un espace rempli de poissons à demi asphyxiés, de filaments d'algues, de nombreux crustacés, coquillages et autres mollusques. Le Chinois a avalé l'immensité aquatique... Pendant un bref moment, avant de la recracher, il contient toute l'eau de la mer dans son ventre. Après, on souhaite introniser ce magicien comme empereur. Mais un tel rôle l'ennuie, il s'esquive. Ses sandales, on ne retrouve qu'elles...

En lisant les aventures du Chinois, car je les lis (c'est le premier texte que je décrypte), je comprends que seul compte pour moi l'*impossible* — et que le reste, qui motive la passion des frères humains, me concerne assez peu.

À sept ans, donc, pressentiment de ce fait existentiel *que*

je n'ai aucune solidarité avec l'ordre du monde — ou du moins, avec la caricature qu'en fournit son cours le plus quotidien.

2.

Au commencement, la frayeur. En apparence, rien de spectaculaire. Je dois avoir cinq, six ans ; l'été bat son plein en Toscane, où ma mère possédait une maison de famille. Tout débute dans l'assurance, presque la facilité : sans aucune gêne, en pleine nuit, j'ai descendu les marches d'un interminable escalier, traversé dans l'obscurité un couloir, gagné les toilettes, et je viens de remonter dans la chambre, assez vaste, que j'occupe à l'étage. Il n'y a plus qu'à rentrer dans le lit, et à se faufiler sous les draps. Mais à ce moment tout se détraque.

Non seulement je n'arrive pas à me glisser sous les couvertures, il n'y aurait là que maladresse ; mais je ne sais plus *dans quel sens* me mettre pour y parvenir : n'ayant tout à coup plus aucun point de repère dans l'espace. Il en résulte un état de désarroi si intense que j'ai le sentiment d'une *perdition abyssale*, comme si dedans et dehors commutaient sous mes yeux ; s'annulaient dans une continuité maligne où le désastre file sa courbe.

Cette nuit-là toute notion de confiance se réduit en miettes. Découverte terrifiante d'un *trou d'être*, où le bas et le haut s'engouffrent, la droite et la gauche, les directions, les azimuts. À cause de lui, avec lequel une connivence

intime se manifeste, impression d'être *soustrait à ce qui est*; arraché, pour toujours, à ce qui rassure et tranquillise.

C'est comme si j'avais glissé dans un creux tourbillonnaire, très loin de la croûte terrestre, mais sans la force spirituelle d'y accorder mon souffle, ni l'usage des formes qui protègent; ou peut-être avais-je cette force et cet usage, après tout. Et d'autant mieux que je ne le savais pas. Une chose est sûre : j'occupais, comme disent les mystiques, *une position sans pieds dans un endroit sans fond*. Et à cet endroit, plus mental qu'autre chose, il fallait tenir debout sans aucune assise; suspendu en l'air, trituré par les vents de la peur.

J'ai tenu, en tout cas, jusqu'à l'aube dans cette épouvante, sachant qu'une effraction avait eu lieu — et que j'étais passé, en cette nuit de Toscane, de l'autre côté de ma vie. Pour l'exprimer en une formule : le trou m'a recraché, me rendant de plain-pied avec l'envers. Initié, en somme.

3.

Dans la cour du collège se trouve une espèce de portique composé de deux échelles verticales reliées au sommet par une autre, horizontale, où les élèves se suspendent comme des singes pour accomplir des exercices. Un jour, contre ma volonté (que je lui signifie nettement), le moniteur de sport m'oblige à gravir les échelons, de sorte qu'une fois là-haut je reçoive ses ordres. Il veut que je m'accroche aux barreaux de l'échelle horizontale, préalable à une de ces

momerics sportives dont les autres collégiens raffolent. Sans doute a-t-il dans l'idée de mater un élève récalcitrant. En effet, sans que je m'oppose à lui de manière frontale, il n'obtient rien de moi : ni que je coure ; ni que je saute en hauteur ; ni, surtout, que je joue au football avec mes condisciples. Pas question de soumettre un corps, le mien, à cette discipline grotesque et, au fond, malhabile, qu'incarne le moniteur.

Au plus haut de l'échelle, pris de vertige, je m'arrête soudain. Plutôt que d'endurer cet état, qui fait danser le sol devant mes yeux, je me jette d'un coup en arrière et tombe sur le dos, de plus de trois mètres. Par terre, il y a du sable ; mais aussi des rainures de bois, par chance à quelques pouces. Durant les premières secondes, j'ai la respiration entièrement coupée ; puis je reconnais au-dessus de mon visage, penché vers lui, la tête de chèvre (car il ressemblait vraiment à une chèvre) de l'éducateur sportif, les traits défigurés par l'appréhension, les pupilles dilatées de crainte. En un flash, il se voit astreint à une enquête, et même les menottes aux poignets. Mais non, je reprends mon souffle ; aidé par lui, je me relève : pas plus de dommages qu'une mauvaise crampe.

Depuis ce jour l'homme à la tête de chèvre m'a laissé en paix. Reconnaisant en moi un être à part, il ne réclamait plus rien, et tolérait même que je lise dans un coin pendant ses cours. Pour être juste, il ne dégorgeait aucune animosité ; à sa façon, il respectait ce qu'il ne comprenait pas.

Ce n'était pas le cas de l'hydre griffue des mathématiques. Ayant un penchant manifeste pour la terreur, elle se

mit en tête de me contraindre. À son goût, on avait trop longtemps sursis de me châtier. On devait en finir avec un pareil scandale : ce garçon rétif, qui semblait *inenseignable*, il fallait au moins qu'il passât en conseil de discipline. Et en dépit du fait que ses collègues de français et d'histoire me soutenaient encore, elle réclamait à voix forte une sanction exemplaire, à moins que je n'amende d'ici là ma déplorable conduite. Plus répréhensible, selon elle, qu'une insolence ouverte.

Un manteau de fourrure sur les épaules, elle aimait parcourir les rangs en silence, afin de vérifier que chacun avait fait ses devoirs. Elle marchait lentement, d'un pas lourd, aussi lourd que le soupçon qui pesait sur chaque élève. À mesure qu'on entendait résonner ses talons hauts sur le linoléum, la menace enflait en nous telle une pieuvre géante, aux nombreux tentacules. Il lui suffisait de couler un œil sur nos cahiers, elle repérait aussitôt la moindre peccadille. Sans avoir sept têtes comme l'hydre de Lerne, elle fondait sur le malheureux dans son tort aussi vite qu'un dragon sur sa proie.

À chaque fois, étant en faute, je tombais entre ses griffes. La voisine de table, apitoyée par mon sort, me donnait à copier son exercice ; mais on n'abusait pas aussi facilement cette mégère. Prise d'une fureur glacée, rendue plus effrayante par la couperose du visage et l'éclat métallique de la mise en plis, elle faisait pleuvoir sur ma citrouille châtiments et retenues, et à chaque occasion menaçait le cancre d'un renvoi auquel le tremblement de ses cordes vocales attribuait l'aspect d'une exécution.

Je l'avoue : à la longue, ce climat de panique finit par amollir un peu mes résistances. Cette exécution, qu'on place devant moi sans arrêt, provoque un effondrement intérieur. Elle s'écroule, ma volonté. Afin de donner des gages à l'enseignante, j'affecte d'abord de me corriger, la payant de mines et de feintes ; mais de tels leurre ne suffisant pas, je choisis bientôt un autre comportement.

La frousse me liquéfie. Je travailote. J'ai du mal à le reconnaître, mais oui : pour la première fois, on me ramène à l'obéissance. J'écoute les foutues leçons. Je fais les exercices, au moins j'essaie... Or il n'y avait plus besoin d'effectuer un seul calcul, au sens étroit, ce que mon cerveau n'eût jamais souffert. On nous enseignait, dès cette époque, à manier, sans qu'on en sût l'arrière-fond, la théorie des ensembles. Pas de doute que celle-ci eût mérité mieux que le rôle misérable auquel on la ravalait, dans ce milieu coercitif : y servait-elle à autre chose, au fond, qu'à justifier la sélection sociale ? Les autorités d'alors entendaient que son enseignement fit office de pierre de touche en vue de choisir les futurs cadres du pays ; qu'on souhaitait interchangeables comme des pneus et rampants comme du lierre. Ignorants de l'essentiel, les élèves se penchaient sur des diagrammes, cherchant si telle « application », selon le nouveau jargon, était « bijective » ou non ; subterfuge adroit pour les dresser à l'insignifiance.

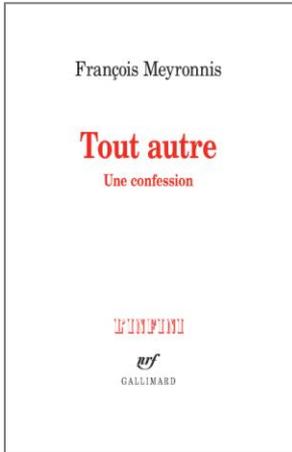
Ce dressage, en ce qui me concerne, dure à peine un mois ou deux ; et puis, ça bascule : tout à coup je n'accepte plus qu'on me cuise au court-bouillon dans la peur, comme

si j'étais une écrevisse. Quant à leur conseil de discipline, qu'on y aille, après tout! Qu'ils m'expulsent autant qu'ils veulent! En tout cas, on ne me ferait plus biberonner de l'équipotence et de la bijection. De ces schémas en forme de patate, je ne voulais plus... D'ailleurs, je n'aime pas les patates!

Derrière l'obéissance se dissimule la crainte; et sous la crainte, la menace de mort. Tout nous conduit, dans une société, à nous mettre aux ordres. Le plus souvent, on s'en remet aux autres de son désir. Et on se roule dans la servitude avec la complaisance d'un palmipède folâtrant dans une mare fangeuse. Alors, oui, être un cancre glorieux, n'ayant de part qu'à sa légende... Il y a d'autres chemins, qui dira le contraire? Mais celui-ci préserve de la soumission, c'est très certain.

En attendant, je marchais vers la guerre. Je savais que cela ne passerait pas. Après les vacances de Noël, on se battrait au couteau, la professeur de mathématiques et moi. Ma résolution était prise, j'y engageais ma vie, faisant du suicide l'arche de mon existence et de ma liberté. Et puis une étrange chose eut lieu — l'invétérée féroce ennemie ne rentra jamais de vacances, frappée qu'elle fut, d'après ce qu'on nous rapporta, par une attaque d'apoplexie. Mieux lunée, sa remplaçante adopte très vite une autre politique à mon endroit. Ignorance réciproque, avec courtoisie de même. Je continue donc de vivre à ma guise. Au silence, parfois, je demande si des dons ne sont pas venus me secourir : par exemple, dans certains moments décisifs, celui des *yeux qui mangent*.

Jeanne TRUONG *La nuit promenée*
Jörg von UTHMANN *Le diable est-il allemand?*
R. C. VAUDEY *Manifeste sensualiste*
Philippe VILAIN *L'été à Dresde — Le renoncement — La dernière
année — L'étreinte*
Arnaud VIVIANT *Le génie du communisme*
Patrick WALD LASOWSKI *Dictionnaire libertin (La langue du plaisir
au siècle des Lumières) — Le grand dérèglement*
Bernard WALLET *Paysage avec palmiers*
Stéphane ZAGDANSKI *Miroir amer — Les intérêts du temps — Le
sexe de Proust — Céline seul*



Tout autre. Une confession François Meyronnis

Cette édition électronique du livre
Tout autre. Une confession de François Meyronnis
a été réalisée le 04 septembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138562 - Numéro d'édition : 245113).
Code Sodis : N53290 - ISBN : 9782072474897
Numéro d'édition : 245115.